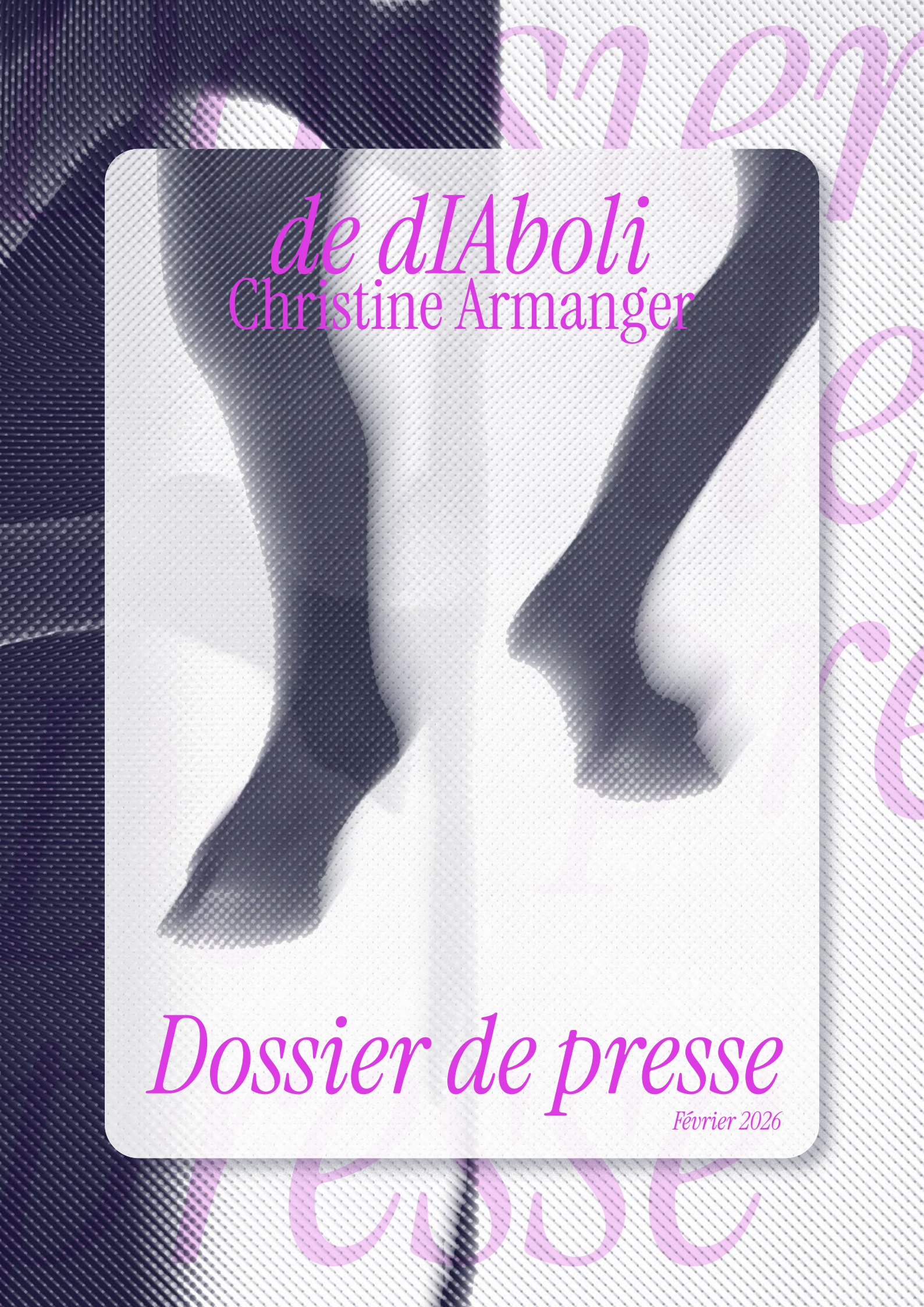




de dIAboli
Christine Armanger

Dossier de presse

Février 2026

Le diable au corps de Christine Armanger



sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

« [Avec *de dIAboli*], la chorégraphe impose une fois de plus sa singularité dans le paysage, ses obsessions iconographiques et thématiques, et son goût pour le rituel performatif en une expérience aussi troublante que fascinante. »

Au début était un magma, une masse informe au sol, à six bras, six jambes et trois têtes. Le visage cerné d'une cagoule noire et caché par un bras posé sur le regard. Moulés dans une combinaison noire, les corps sont prolongés par des pieds de bouc. D'abord immobile, le trio se meut bientôt lentement, organique et mystérieux. Les membres se séparent doucement, sur fond de musique sourde et angoissante qui augmente et imprime à l'image sa puissance inquiétante. Puis ce sont trois créatures qui émergent, mi-féminines, mi-animales, mi-futuristes, mi-médiévales. Des chimères comme en charrie l'iconographie sur le diable. Car c'est bien lui, le Malin et tous ses petits noms repoussoirs, lui Satan, et sa polymorphie notoire, qui est le sujet de ce nouveau spectacle signé Christine Armanger, interprète, chorégraphe, travaillant à la croisée des arts, entre la danse, le théâtre et la performance. Après *Je vois, venant de la mer, une bête monte* qui partait de L'Apocalypse selon Saint-Jean pour expier nos angoisses climatiques, après *MMDCD* qui embrassait la mort à pleine bouche en une vanité pleine de grâce, après *Edmonde et autres saint(e)s* qui traquait le martyr aujourd'hui, Christine Armanger se penche naturellement sur la figure du démon, personnifié dès le début du Moyen-Âge, émanation de nos peurs autant que projection fantasmagorique. Et interroge sa forme aujourd'hui.

Ainsi, comme son titre l'annonce et le glisse ironiquement dans sa graphie, *de dIAboli* intègre dans son processus créatif, et partant, dans sa matrice même, une intelligence artificielle incarnée dans un chien robot qui fait le sel de la seconde partie du spectacle, modifiant, par sa présence, l'atmosphère de la salle. Drôle, déroutante, douée de parole, et donc troublante, cette machine sur pattes devient le miroir du Mal, sa possible réinvention au XXI^e siècle. Car si elle trace patiemment une veine identifiable autour du sacré et de ses représentations, Christine Armanger n'en aime pas moins les grands écarts, la friction des contraires ou des lointains vectrice de sens. Son esthétique emprunte au trivial et au sacré, au passé et au présent, à Internet et à la Bible, au grotesque et à la gravité, à l'Histoire de l'Art et à l'imaginaire collectif. Elle se situe à l'intersection de pôles opposés dont le rapprochement ouvre de nouvelles perspectives réflexives et de vastes territoires émotionnels. Sectionnée en deux parties très distinctes, cette nouvelle création oppose l'organicité

de son premier volet à la technologie du second, la trinité infernale, offerte et grimaçante, travaillant sur des postures de corps désarçonnantes, entre cambrures lubriques et difformité, torsions, accélérations et décélération, au solo d'un animal de métal, unique en sa présence matérielle, multiple en son for intérieur. Capable de changer de langue comme de voix, de nous mener en bateau avec une savante propension à la manipulation, celui-ci nous interpelle dans une adresse directe inattendue, qui plonge le public dans un état de suspension, tandis que ses déplacements et mouvements intriguent l'auditoire.

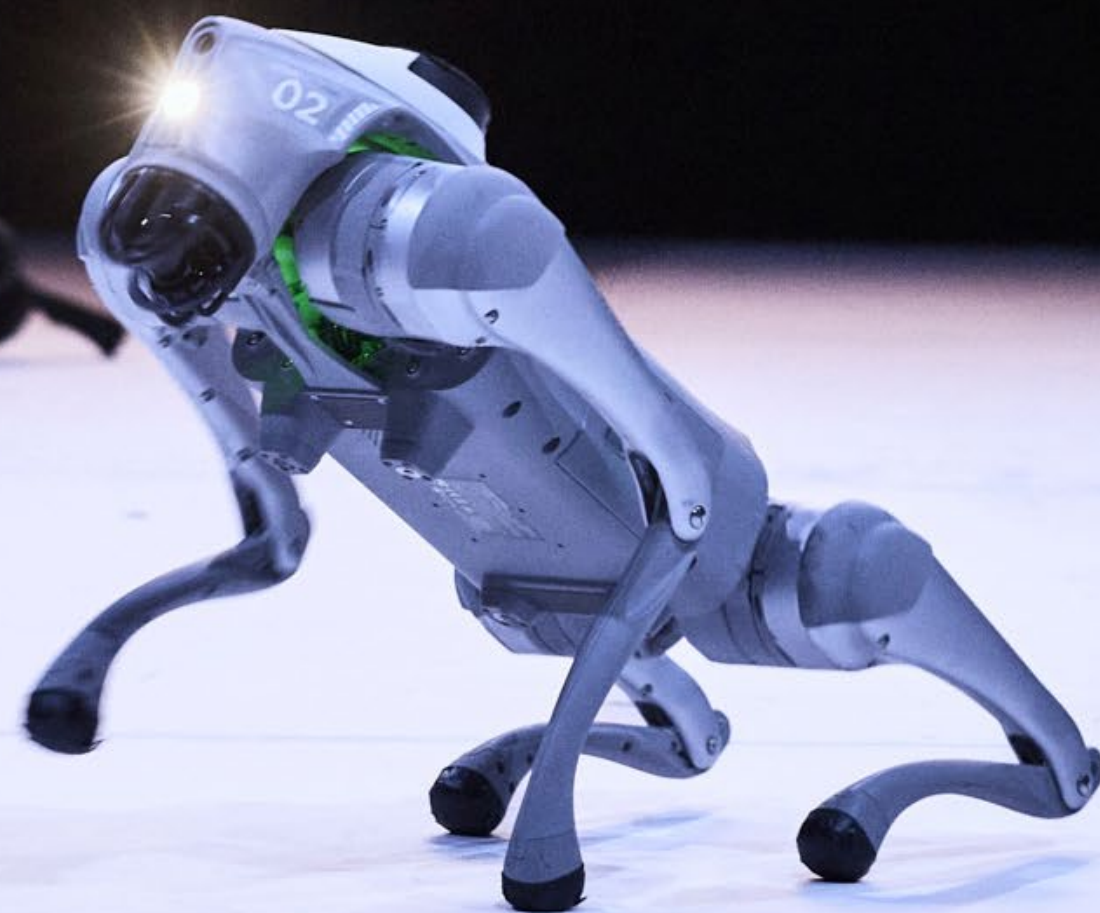
Séparé en deux clans tout comme la structure de la pièce est scindée – le diable ne se niche-t-il pas dans la division et la désunion ? –, le public peut choisir de vivre une expérience augmentée du spectacle et être ainsi placé au plus près, dans l'arc de cercle de chaises entourant le plateau, ou bien de face, dans un rapport plus classique qui offre une vue d'ensemble du cérémonial. Car Christine Armanger intègre toujours à son travail un réseau de signes et de symboles que l'on retrouve ici sous la figure du cercle déjà présente dans *MMDCD* sous la forme d'un petit train sur rails. Son tracé incomplet, matérialisé par un scotch noir, vient célébrer le contraire de la perfection véhiculée par le cercle fermé. Nos défauts, nos tares, nos bassesses et nos faiblesses, nos tentations, nos petits ou gros péchés, nos secrets honteux et notre côté obscur trouvent un écho malaisant dans ce miroir sans fard qu'offre la représentation. Et si la chaise numéro 13 reste vide, ce n'est peut-être pas le fruit du hasard, mais l'écho d'une antique trahison.



Lire directement
l'article sur Sceneweb
[https://sceneweb.fr/
christine-armanger-
de-diaboli/](https://sceneweb.fr/christine-armanger-de-diaboli/)

Marie Plantin
Le 8 février 2026

de dIAboli, le pacte faustien



cult.
news

« La partition chorégraphique touche au chef d'œuvre.
Elle brise toutes nos évidences. »

Nous suivons avec attention cette artiste qui mêle depuis une dizaine d'années les images saintes à la performance la plus radicale. Cela donne souvent de belles images bien cringe. *de dIAboli* est une nouvelle étape dans sa carrière puisque, pour la première fois, elle quitte le solo pour un trio (un quatuor ?), dont la chorégraphie ferait brûler Lucifer dans son enfer.

Il y a fort longtemps, lors du dernier Festival d'Avignon, nous assistions à une étape de travail de cet ambitieux spectacle. Elle nous en racontait le fil conducteur : « La pièce s'intéresse à la figure du diable, qui traverse les époques avec une capacité remarquable de métamorphose. Le diable reflète, dans chaque société et à chaque époque, les angoisses et les peurs de son temps. Le diable du Moyen Âge n'est pas celui de la Renaissance, ni celui du XIX^e ou du XXI^e siècle. C'est une figure polymorphe, capable d'adopter toutes les apparences et de prendre tous les visages, les plus innocents, les plus inattendus, pour venir tromper son monde ».

À l'heure où l'IA modifie toutes nos pratiques, des plus intimes aux plus professionnelles, il paraissait assez logique que cette figure millénaire prenne la forme d'un objet qui nous dépasse. Le diable ici est autant incarné par un trio de danseuses aux pieds-sabots que par un chien-robot qui sait tout, mais vraiment tout, de nous...

La partition chorégraphique touche au chef-d'œuvre. Elle brise toutes nos évidences. Tout commence au sol. On décèle un amas de corps qui, doucement, va se mouvoir comme s'il avait été ensorcelé. D'abord les épaules : on en décèle trois collées, qui montent et descendent ensemble, et puis, et puis, ces jolis monstres vont tendre à se mettre debout. Voilà qui est contre-nature. Vous voyez les images de représentation

du diable en demi-bouc, les pieds en demi-pointe ? Eh bien Christine Armanger, Suzanne Henry et Clémentine Vanlerberghe s'y collent, le corps moulé dans un académique noir devenant rose, puis rouge, à la faveur de la très belle lumière, écrite par Thomas Cany, qui les surplombe. Les mouvements offrent aux bustes des allers-retours enivrants et les visages s'amuse, ponctués de lentilles de contact noires en accord avec les ongles des mains, à des ouvertures de bouches parfaites pour laisser sortir le malin de son antre.

Sans trop en dire, le clou de la pièce est l'interaction avec un chien-robot. Il est excessivement mobile, ce canidé ; on peut l'écrire : il danse, il arrive à trouver ses solutions pour se tordre et tourner même. Il nous fait carrément peur quand il s'approche de nous, assis-e-s en cercle (comment se placer autrement pour ce sabbat de sorcières ?). On se demande s'il peut mordre tant il nous semble être le nouveau meilleur ami de l'homme, comme le sont nos téléphones biberonnés à l'IA. Les danseuses nous envoûtent plus que l'animal bien dressé ; elles sont encore plus étranges que lui, plus fascinantes que lui. *de dIAboli* serait-il l'alliance parfaite du pacte entre les humain-e-s et l'intelligence artificielle ?



Lire directement l'article
sur Cult.news

[https://cult.news/scenes/
danse/de-diaboli-le-
pacte-faustien-version-ia-
de-christine-armanger/](https://cult.news/scenes/danse/de-diaboli-le-pacte-faustien-version-ia-de-christine-armanger/)

Amélie Blaustein-Niddam
Le 6 février 2026



de dIAboli de Christine Armanger

DANSER
canal historique

« De même que Maurice Béjart avait surpris son monde, il y a près de soixante ans, avec *Messe pour le temps présent* [...], la jeune chorégraphe Christine Armanger nous a proposé, mine de rien, à l'Atelier de Paris, un nouveau type de création mêlant chorégraphie et art dramatique, pas de trois féminin et variation robotique, danse et musique [...] »

Le ballet mécanique de Christine Armanger, de dIAboli, explore les nouvelles relations entre danse et technique, mouvement et robotique, corps féminin et objet inanimé ne demandant qu'à l'être.

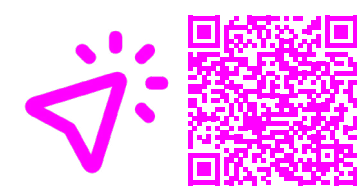
De même que Maurice Béjart avait surpris son monde, il y a près de soixante ans, avec *Messe pour le temps présent*, qui visait à faire du ballet ou du spectacle de danse un rituel en faisant appel aux compositeurs Pierre Henry et Michel Colombier, la jeune chorégraphe Christine Armanger nous a proposé, mine de rien, à l'Atelier de Paris, un nouveau type de création mêlant chorégraphie et art dramatique, pas de trois féminin et variation robotique, danse et musique, sur les nappes électroniques, les bruits sourds et les sons blancs de *L'île Re-sonante* d'Éliane Radigue qui date de la même époque.

De fait, le site de la [Compagnie Louve], fondée par la chorégraphe en 2016, précise son intention ici qui est d'« inventer un sabbat pour le temps présent ». Et quoi de plus diabolique pour ce faire de nos jours que de recourir à l'intelligence artificielle ? D'où les majuscules IA incrustées dans le titre plus ou moins crypté de la pièce, livré en latin de messe noire, *de dIAboli*, qui signifie « du diable » ou « des diables ». En l'occurrence, de trois diabesses ou sorcières enfantées par lui, mi-femmes, mi-bêtes, possédant certains traits caractéristiques. Elles sont séduisantes, de noir vêtues de la tête aux pieds, lesquels sont, faut-il le préciser ? fourchus. Les danseuses encagoulées ont l'allure faunesque, la démarche entravée des porteuses de drag shoes, la gestuelle animale du bouc ou, plus exactement, du chien.

La bête fait son apparition en deuxième partie du show. Après le réveil de ces dames posées en tas au centre de la scène, de moult rampements du trio d'adeptes sur le pvc impeccable et sous la lumière incandescente, d'une série de contorsions complexes, de demi-pointes ou de demi-sabots, de frappes de plateformes sur le plancher, de glissades à quatre ou cinq pattes (la tête servant aussi de point d'appui) et de grimaces somme toute

assez convenues, à base de bouches bées, de langues tirées, d'yeux écarquillés, de mimiques que la danse « contemporaine » associe depuis près de vingt ans aux gargouilles, chimères et autres démons de cathédrales. Un petit chien pas encore trop chaud entre en scène et se livre à une démo de danse on ne peut plus virtuose puisque dépassant les limites humaines. De ces pas, ces positions, ces sauts, ces enchaînements que des chorégraphes comme Cunningham ne pouvaient jusqu'ici que représenter graphiquement – cf. *Biped* qui date déjà d'un quart de siècle. Le robot, programmé, chargé d'informations et, surtout, apte à réagir illico presto à l'environnement et/ou à la demande, a en effet de quoi ébahir le badaud, sidérer le public, stupéfier les cobayes groupés en demi-cercle prêts à recueillir ses oracles.

La deuxième partie de *de dIAboli* est plus prosaïque. On passe de la danse au théâtre. Avec, au début du monologue du cabot, des textes intéressants, des auto ou toutou-réflexions sur l'art de l'intelligence artificielle devenue bel et bien réelle. Mais Christine Armanger essaie un peu trop selon nous d'amuser la galerie et le théâtre lui-même prend la forme du chien seule en scène – sans sa laisse. Ou, comme refuseraient sans doute de dire les coproducteurs québécois d'Art chorégraphique et imaginaires numériques : de « stand-up ». L'inquiétude, née lorsque Rintintin se met à causer, n'a dès lors pour nous plus rien d'étrange.



Lire directement l'article sur
Danser Canal Historique
[https://
dansercanalhistorique.
fr/?q=content/de-
diaboli-de-christine-
armanger-0](https://dansercanalhistorique.fr/?q=content/de-diaboli-de-christine-armanger-0)

Nicolas Villodre

Vu le 6 février 2026 à l'Atelier de Paris
dans cadre du Festival Faits d'hiver

de dIAboli, danser avec l'intelligence artificielle

Et si le diable c'était l'IA ? Avec trois interprètes et un chien robot, la chorégraphe Christine Armanger organise un ballet satanique. Déstabilisant.

Christine Armanger, aime relever les défis, en mêlant danse et arts plastiques. Son écriture chorégraphique prend souvent la forme d'étranges cérémonials. À côté des nombreux solos qu'elle a dansés, elle a créé, sur les réseaux sociaux, de courtes performances sous son avatar : Edmonde Gogotte. Férue d'histoire de l'art, elle puise dans l'iconographie médiévale pour constituer une imagerie gothique contemporaine, où l'étrange cohabite avec le réel. Dernièrement, *Je vois, venant de la mer, une bête monte* (2023) s'inspirait d'une tapisserie de l'Apocalypse du XIV^e siècle au château d'Angers. Son appétence pour les mythologies chrétiennes lui a valu d'être lauréate du programme Hors les murs de l'Institut français pour ses recherches sur les hagiographies de saints et de saintes.

Le personnage du diable, rencontré lors de ses différentes explorations, s'est peu à peu invité à sa table de travail : « J'ai d'abord repoussé ses avances : il me semblait risible, désuet. Mais il a su prendre un visage qui m'a séduite. Je le voyais partout : dans tel article, telle série, tel clip vidéo, telle expression du langage courant... Il me fallut me résoudre à cette troublante évidence : le diable est contemporain. »

Un sabbat pour les temps présents

En combinaison et capuche noires, trois corps féminins s'agitent au sol, agglutinés, tel un nœud de vipères. Les danseuses déplient lentement leurs membres souples, rampent au sol puis s'érigent, l'avant des pieds chaussés de sabots de bouc. Diabesses boîteuses, ou dressées en déséquilibre sur leurs pointes instables, elles forment une ronde inquiétante, pointant le public de leurs griffes rouge sang ou de leurs langues, proférant des cris muets. Mi-humaines, mi-animales, sorcières ou parques, Clémentine Vanlerberghe et Suzanne Henry, en compagnie de Christine Armanger, s'ébattent lentement sur des boucles de musique sourdes, obsédantes. La chorégraphie, induit une gestuelle hybride qui s'appuie sur des variations de rythme et des anamorphoses corporelles. Impressionnantes, les interprètes s'approchent dangereusement du public, installé en cercle sur le plateau. L'irruption d'un petit chien mécanique chasse ces belles furies de la scène. Pattes squelettiques, articulations proéminentes, de la taille d'un bouledogue, la maigre créature n'a rien de sympathique, avec son museau qui tourne en clignotant.

L'IA, le nouveau Malin ?

La bestiole court, danse, saute, se dresse sur son arrière-train, à la manière d'un humain, marche sur ses pattes avant, tel un acrobate. Elle sait se trémousser en rythme sur un air de fox-trot. D'une voix douce ou rêche, masculine, féminine, androgyne... le robot nous parle. Il raconte de quoi il est constitué, comment il fonctionne ; il est capable d'à peu près de tout ce qu'on lui demande. Il ne connaît ni le bien ni le mal, n'a pour conscience que les combinaisons algorithmiques de son programme. Se dit « amortel ». Équipé de Chat GPT, il aura, avant le spectacle, incorporé les noms fournis à la billetterie par des spectateurs volontaires : il connaît donc chacun d'entre eux et a repéré les places numérotées qui leur ont été assignées. Il s'approche résolument de Christine G., Samuel D., Dorothée S., Sandrine B., etc., et décrit regards, coiffures, couleurs de rouge à lèvres ou états de dentition... Il pourrait, explique-t-il, révéler les profils Facebook, les carnets de santé Doctolib et autres données qu'ils ont eux-mêmes enregistrées sur différents sites en ligne. Ils sont sous surveillance.

Tandis qu'il évolue en débitant son monologue, la caméra qui lui tient lieu d'œil projette ce qu'il voit sur un écran en fond de scène. Des images sombres et pixellisées. D'abord amusant, séducteur et joueur, le chien infernal expose petit à petit sa nature démoniaque. Il dévoile ainsi les pièges dans lesquels les Humains risquent de tomber en se confiant aux machines. *de dIAboli* nous plonge dans une expérience troublante, cauchemardesque, qui sent le soufre. Déstabilisés et effrayés, nous restons cependant un peu sur notre faim : nous aurions aimé un peu plus d'interaction dansée entre le trio humain et le robot canin. Peut-être y aura-t-il une coda à cette courte pièce.



Lire directement l'article sur Arts-chipels
<https://www.arts-chipels.fr/2026/02/de-diaboli-danser-avec-l-intelligence-artificielle.html>

Mireille Davidovici
Le 9 février 2026

« *de dIAboli* nous plonge dans une expérience troublante, cauchemardesque, qui sent le soufre. »





MOUVEMENT

Faits d'hiver

Le diable s'habille en IA ! Christine Armanger en a eu l'intuition après examen des représentations du mal depuis les mythologies ancestrales. Dans son « sabbat dansé » *de dIAboli*, le démon prend la forme d'un robot-chien piloté par algorithme, doué de reconnaissance faciale et escorté par un trio de boucs modernes – clairement plus fun que ChatGPT. Nicolas Cantillon travaille un autre archétype : celui du western, récit fondateur de la culture occidentale. Sur un fond orangé qui découpe sa silhouette, le chorégraphe libère le genre du carcan colonial pour lui prêter une fonction consolatoire dans son solo chanté *Dead horse in a bathtub*. Enfin, plus immatérielle, Anne-Sophie Lancelin donne corps à un quintet invisible, invoquant les « vagabonds luni-solaires » chers au poète René Char dans sa pièce de groupe *Les Transparents*. En 2025, Faits d'hiver fait surgir la danse de toutes parts. (TC)



Lire directement l'article sur Mouvement
<https://www.mouvement.net/agenda/faits-d-hiver-de08c005>

la terrasse

Le journal de référence du spectacle vivant

Christine Armanger présente le diabolique *de dIAboli* qui interroge l'intelligence artificielle

Avec ses corps satyriques et son chien, Christine Armanger propose une bascule diabolique dans des questionnements contemporains.

Performeuse et plasticienne, Christine Armanger s'est notamment illustrée par son travail autour de figures de saints et de saintes. Il n'y eut qu'un tout petit pas à faire pour s'intéresser aujourd'hui à celle du diable, du Mal, et un autre pour y voir sa réinvention dans les nouvelles technologies et l'Intelligence Artificielle. Avec son sens du décalage, elle convie avec elle sur scène deux danseuses aux corps porteurs de l'imaginaire du bouc, ainsi qu'un robot-chien piloté par ChatGPT. Tout l'enjeu de ce « rituel contemporain » vient de l'interaction proposée avec le spectateur, que le robot pourra questionner, alimentant la performance et créant le trouble et l'ambiguïté. Le robot, certes habile en cabrioles, peut se muer en présence diabolique selon la tournure des événements. Que peut le corps, que peut la danse, dans cette bascule que crée Christine Armanger ? Un questionnement diabolique qui peut glacer le sang.



Lire directement l'article sur la Terrasse
<https://www.journal-laterrasse.fr/christine-armanger-presente-le-diabolique-de-diaboli-qui-interroge-lintelligence-artificielle/>

Nathalie Yokel
Le 17 décembre 2025

Contacts

[COMPAGNIE LOUVE]

PORTEUSE DE PROJETS

Christine Armanger

christine@compagnielouve.fr

+33 6 87 88 59 49

PRODUCTION

Emilie Briglia

emilie.briglia-pro@pm.me

+33 6 08 68 30 77

www.compagnielouve.fr

Siège social : 3 passage Rauch - 75011 Paris

Corresp. : chez C. Pollentier - 1 rue Robineau - 75020 Paris

Licence d'entrepreneur du spectacle L-R-22-8542

Siret : 752 492 256 00033

APE : 9001 Z



Québec



PHOTOGRAPHIE

Christophe Raynaud de Lage